



En partageant une activité ou un repas, les adultes peuvent se réapproprier leur fonction parentale.



La Parenthèse accompagne chaque année entre 40 et 50 enfants, pour

Dans le Var, un havre de paix pour des enfants placés et leurs parents

A Brignoles, le dispositif La Parenthèse permet à des jeunes de l'Aide sociale à l'enfance de voir leurs parents au sein d'un lieu neutre, mais accueillant. Des moments privilégiés qui aident les adultes à se réapproprier leur rôle et aux enfants à changer de regard.

Par
MARGAUX GABLE
Envoyée spéciale à Brignoles (Var)
Photo **LÉONOR LUMINEAU**,
HANS LUCAS

Aujourd'hui, Julie (1) est venue avec ses rollers. Son programme: aller au skatepark pour étreindre la paire bleu turquoise que son père lui a offerte. Accroupi sur le bitume au bord de la piste cyclable, Alexandre, 49 ans, déballe son fourbi. Coudières, genouillères, casque... «*Ça se met dans quel sens ça? Je ne vois rien en plus...*» grommelle-t-il en tentant d'équiper sa fille.

Une fois les protections en place, la fillette de 8 ans se redresse, puis s'agrippe au bras de son père. Ce n'est pas le jour des grandes enjambées: deux gamelles et un grand écart plus tard, Julie pose son casque. «*J'ai eu peur à 5/10 mais heureusement, papa me tenait!*»

Depuis 2019 et conformément à la décision du juge des enfants, Julie et Alexandre se voient une fois par semaine. Placée en famille d'accueil à l'âge de 18 mois en raison des addictions de ses parents, Julie est suivie par le service La Parenthèse, à Brignoles, dans le Var, depuis six ans. Créé en 2015, le service de visites médiatisées en présence d'un tiers permet aux enfants de l'Aide sociale à l'enfance (ASE) placés dans des familles d'accueil ou en maison d'enfants à caractère social (Mecs) de voir leurs parents au sein d'un lieu neutre, mais chaleureux. En partageant une activité ou un repas dans la grande maison avec jardin louée par l'association, voire une sortie en autonomie, les adultes peuvent en partie se réapproprier leur fonction parentale.

Du côté des enfants, ces moments privilégiés permettent de changer de regard sur leurs parents jugés défaillants. «*Ils ont été catégorisés comme tels à un moment précis mais per-*

sonne n'est 100% défaillant. On a toujours quelque chose à valoriser», estime Linda Steib, coordinatrice et éducatrice spécialisée à La Parenthèse, qui dépend de l'association Phar83, pendant qu'Alexandre lace les baskets de sa fille. «*Ici, l'accompagnement à la parentalité passe par les apprentissages de la vie quotidienne. On travaille la confiance, la présence du parent pour rassurer, la valorisation, la patience...*»

De retour à la maison de La Parenthèse, Julie, enveloppée dans son survêt rose, furète dans l'armoire à jeux. Feutres dans une main, pochoirs dans l'autre, elle s'attable dans le salon. «*Maintenant que j'ai une maison, tu viendras me voir?*» lui glisse son père. Ancien sans domicile fixe, il vivait dans la rue il y a encore quelques mois. «*Tu verras la chambre, le jardin, la caravane*», égraine-t-il. 11h30 approche et, ici, les journées sont réglées comme du papier à musique. «*Julie, Nanou (son assis-*

tante familiale, ndr] va sonner, il faut ranger», prévient Linda Steib, les yeux collés sur le cadran au mur. Ce qui ne tarde pas à se produire. «*Tum dum dum*», fredonne Julie en rassemblant ses affaires, avant de s'enfoncer dans les bras de son père.

Victoires aux mikados

Chaque année, La Parenthèse accompagne entre 40 et 50 enfants, pour un total de 650 visites environ. Dans le Var, on dénombre six points de rencontre parents-enfants – quatre associations et deux services du département. Trop peu pour répondre à la demande: près de 30 enfants occupent la liste d'attente chaque année. Un chiffre qui ne cesse de gonfler. «*Depuis le Covid, un tiers des situations suivies émanent de violences conjugales*», partage Linda Steib. Le placement peut aussi faire suite à des carences éducatives, une addiction, une fragilité ou une pathologie psychiatrique d'un ou des deux parents ou à une suspicion de mauvais traitement, voire plusieurs facteurs à la fois. «*À l'échelle nationale, il n'existe aucun recensement des services de visites en présence d'un tiers. On ne sait pas combien il y en a, c'est un vrai manque*», déplore l'éducatrice spécialisée.

Pour le déjeuner avec son ado de 13 ans, Bélianda a apporté une pizza. Au beau milieu de la cuisson, la sonnette retentit. «*Ah, pitichouette!*» se réjouit-elle en entendant les pas de Marina. Ici, le ou les parents sont toujours reçus un quart d'heure avant. «*C'est pour filtrer: quand ils sont en situation d'addiction, on a quinze minutes pour savoir s'il y a eu consommation. Auquel cas on annule la visite. C'est rare, mais c'est déjà arrivé*», reconnaît Linda Steib. Les visites évoluent au fil du temps et, en fonction de leur autonomie parentale, certaines familles peuvent troquer les courtes visites à domicile en présence d'un tiers contre des rencontres plus longues à l'extérieur, le temps d'une journée, en totale indépendance.

De la même façon, les visites n'ont rien d'obligatoire. «*On est là dans l'intérêt de l'enfant avant tout. On ne le force jamais à voir son parent. S'il ne veut pas, c'est une observation qu'on relaie au magistrat*», dit Linda Steib. Car pour chaque situation, les professionnels doivent rédiger un rapport destiné au juge des enfants. «*Au début, on évalue ce qui doit être travaillé, quels sont les éléments de danger, et on pose des objectifs à atteindre. Puis on réalise des points intermédiaires tous les six mois*». Pour le reste de l'après-midi, Marina et sa mère ont opté pour un programme



un total de 650 visites.



Depuis 2019, Alexandre et sa fille, Julie, se voient une fois par semaine.

100 % jeux de société. Et c'est sans appel : l'adolescente enchaîne les victoires aux mikados, au jeu des sept familles, puis au Dobble. Bélianda en profite pour faire un point sur l'évolution de leur relation. Sa pathologie psychiatrique a longtemps été incomprise par sa fille, écorchant leurs rapports. «Les visites nous permettent de passer du temps ensemble, de réapprendre à communiquer. Ce qui n'était plus possible : on ne se regardait même plus dans les yeux, on ne se parlait plus. J'ai compris beaucoup de choses sur ma fille, surtout que l'adolescence est un passage pas évident... De son côté, Marina m'a dit ce qu'elle ne voulait pas ou ce qu'elle ne voulait plus.

— Et maintenant, je comprends mieux maman.

— Et tu as confiance en moi ?

— Moyennement. Mais un peu plus qu'avant quand même... [L'adolescente se tourne vers l'éducatrice] Bon, on reprend le jeu ? Je m'ennuie, moi, pendant que vous discutez.»

Depuis trois ans, Bélianda et Marina se voient deux à trois fois par mois. Un rythme «parfait» de l'avis de la jeune ado qui a connu, depuis sa naissance, les résidences mère-enfant, plusieurs familles d'accueil et expérimenté de nombreux dispositifs (l'assistance éducative en milieu ouvert, et le placement éducatif à domicile, qui permettent d'accompagner la famille sans retirer l'enfant du domicile). Depuis 2022, Marina est accueillie au sein d'une Mecs. Mais organiser le calendrier peut parfois relever du casse-tête. Penchée sur le récapitulatif des prochaines visites, Bélianda doit annoncer la mauvaise nouvelle à sa fille : «On se revoit dans deux semaines mais après, on ne se verra plus jusqu'en mai.» «Mais c'est beaucoup trop long !» se renferme l'adolescente. Avec une équipe de seulement deux éducatrices spécialisées et d'une éducatrice de jeunes enfants – toutes trois à temps partiel, pour un

«Ça m'a aidée à parler à [ma fille]. Je ne savais pas comment évoquer les abandons qu'elle a connus.»

Estelle mère de Lénah, 9 ans

total de 1,8 équivalent temps plein (ETP) –. Le service est obligé de réduire son activité, voire d'annuler des rencontres, lors des congés ou des absences de l'une d'entre elles. «Il y a une tension constante autour des éducatrices, qui s'interdisent d'être absentes ou de tomber malades. Porter la capacité à 4,5 ETP permettrait de répondre à la demande et de désosser la liste d'attente», souligne Mohamed Messadaoui, directeur adjoint du pôle protection de l'enfance de l'association Phar83. «Surtout que la configuration de la maison nous permettrait d'organiser des visites en simultané. Pendant qu'on est dans le salon, deux salles sont

vides alors que notre liste d'attente s'allonge», déplore Linda Steib. Financée par le département à hauteur d'environ 130 000 euros par an, l'association n'a jamais connu de hausse de budget depuis sa création.

«Bravo maman !»

Si à présent, les rendez-vous hebdomadaires avec sa fille sont fluides, cela n'a pas toujours été le cas, se souvient Bélianda. «Au début, je n'étais pas sociable du tout. J'étais sur la défensive, je n'avais pas confiance, j'avais peur du jugement. Je ne supportais pas d'être observée en tant que mère.» Avec le temps et l'aide des trois éducatrices, Linda Steib, Cathlène Germondo et Lara Joseph, elle dit s'être «dévoilée» : «Aujourd'hui, je n'ai plus de craintes et je me sens bien. Ça m'a permis de reprendre confiance en moi, en ma parentalité, et de sécuriser Marina.»

Dans l'optique d'assurer seule les prochaines rencontres à l'extérieur avec sa fille, Bélianda doit apprendre à retrouver son autonomie. Cela commence par exemple par prendre le bus et se repérer seule. «Je suis encore accompagnée par l'équipe mobile de psychiatrie mais je vais bientôt y arriver», assure-t-elle. Ou par surmonter l'angoisse et fixer un rendez-vous chez le coiffeur pour leur prochaine visite. Après une profonde respiration, la quadragénaire empoigne son smartphone. «Bonjour madame, je voudrais prendre rendez-vous pour le 1^{er} avril s'il vous plaît... Deux coupes, pour moi et pour ma fille... Des cheveux longs mi-longs... D'accord, je vous remercie madame. Au revoir.» Dans son dos, Marina sourit : «Ben voilà, bravo maman !» Pour les dernières retrouvailles de la journée, Estelle, 26 ans, est venue les bras remplis de suceries. Après avoir englouti leur collation,

fratrie s'est lancé dans l'art abstrait. A grands coups de pinceaux, il recouvre la feuille blanche de rouge, de violet et de noir. «Quand un enfant peint, on a accès à son imaginaire», souligne Cathlène Germondo, éducatrice spécialisée à La Parenthèse, formée pour animer des ateliers d'expression créatifs à visée de soins. Dans cette salle, par le biais de la peinture, de l'argile ou du collage, «l'enfant exprime ses émotions. Je m'intéresse ensuite à l'objet créé, qui parle pour eux à voix haute», fait valoir la spécialiste.

Cela fait trois ans que la famille est suivie par La Parenthèse. Avant, Estelle voyait ses enfants dans les locaux d'une antenne de l'ASE. «Mais ce n'était pas vraiment adapté. C'était un bureau tout blanc avec quelques jouets. C'est tout», se remémore-t-elle. L'accompagnement par Linda Steib et son équipe «nous a fait beaucoup avancer» : «Ça m'a aidée à parler à Lénah. Je ne savais pas comment évoquer son parcours et les abandons qu'elle a connus.» Placée en famille d'accueil en 2018, à 1 an, pour carences éducatives, l'aînée voit sa mère deux fois par mois. Une fois toute seule et une fois en compagnie de son frère. Le rythme est le même pour Mylan, placé en famille d'accueil à quelques mois dans un contexte de violences conjugales. Comme annoncé, la grande aiguille a arrêté sa course sur le 6. Aux premiers tintements de la sonnette, Mylan prend ses jambes à son cou. Lénah prend le temps d'embrasser sa mère, quand le bambin de 3 ans détale vers le portail et se contente d'un furtif signe de la main. «Je n'en reviens pas, il ne m'a même pas dit au revoir !» s'émeut Estelle. Linda Steib la rattrape par le bras : «Si, mais il l'a fait à sa façon.»

(1) Tous les prénoms des enfants ont été modifiés.